William Calin

Un Univers en Décomposition: *Raoul de Cambrai**

L'importance accordée au clan est un phénomène caractéristique des chansons de geste tardives, phénomène particulièrement visible dans Raoul de Cambrai. Le poète de cette épopée a construit un drame complexe aux multiples acteurs. Le conflit qui éclate y oppose, non pas deux ou trois héros entre eux, mais des familles entières. L'existence d'un individu y est étroitement liée à la vie des êtres qui l'entourent, son autonomie s'efface devant la cohérence du groupe. D'une part, les membres du clan peuvent être considérés comme des extentions de l'un des protagonistes: Guerri par exemple, est l'alter ego de Raoul, et Marsent l'image de la conscience de Bernier. D'autre part, chaque famille se pose comme l'antithèse psychologique et morale de l'autre. Les envahisseurs cambrésiens sont violents et impulsifs, pleins de démesure et de fortitudo; leurs adversaires, êtres de douceur et de raison, incarnent la sapientia. Le menos qui anime Raoul et ses amis contraste avec cette acceptation d'une vie plus humble, plus passive, souvent indécise que l'on décèle chez Bernier et Marsent. Les gens de Raoul sont des maîtres qui éprouvent une jouissance à exercer leur volonté de puissance. Parmi la troupe d'Ybert, certains consentent à leur rôle de victime avec peut-être trop de soumission. Notons pourtant que leur faiblesse physique—tout relative d'ailleurs—se double d'une force spirituelle qui surpasse de beaucoup la fortitudo cambrésienne.

Les Cambrésiens souvent aveugles à la réalité ont, envers les problèmes qui les assaillent, une attitude fort peu authentique. Ainsi Raoul et Guerri utilisent de prétendus affronts faits à leur honneur pour donner cours à leur soif de sang. Aalais reproche amèrement à Raoul ses activités belliqueuses, puis elle se blâme pour la mort de son fils; pourtant c'est avec une sauvagerie toujours inassouvie et une cruauté fanatique qu'elle s'acharnera à poursuivre Bernier. Ces êtres qui se mentent à eux-mêmes sont, de plus, incapables de communiquer avec autrui. Raoul trompe Marsent en lui décrivant les intentions guerrières de Bernier. Puis, sur le récit mensonger d'un de ses hommes, il rompt la trêve qu'il avait faite avec Marsent de ne pas attaquer le monastère, criant vengeance, sans même prendre le temps de vérifier l'exactitude des faits qu'on lui a rapportés. Raoul, Guerri et Aalais s'insultent continuellement et se gênent dans leurs efforts pour atteindre un but pourtant commun, chacun rejetant automatiquement toute suggestion

*Discours prononcé à l'occasion du VIe Congrès international de la Société Rencesvals, Aix-en-Provence, 1973. Ce texte sera publié dans les Actes de ce congres. —JRA

apportée par les deux autres. L'orgueil et la susceptibilité les empêchent de travailler ensemble et de s'en tenir à des résolutions mutuelles. Il suffit que Raoul parle de paix pour que Guerri prêche la guerre et vice-versa. Le signe le plus éclatant de ce manque d'harmonie entre eux nous est fourni par la grande bataille. Raoul et Guerri, malgré les promesses ultérieurement échangées, s'y séparent, ce qui entraînera la mort du premier.

Les gens du Vermandois au contraire, si l'on excepte le tragique épisode de la mort d'Aliaume et le rôle qu'y tient Bernier, s'entendent bien et agissent en équipe. Ils sont, la plupart du temps, intègres, honnêtes envers les autres comme envers eux-mêmes. Ils font face à leurs problèmes et envisagent lucidement tous les moyens qu'ils ont de les résoudre. Bernier refuse d'avoir recours à la ruse, aux intrigues, aux tactiques privilégiées par ses ennemis. Pendant la bataille d'Origny, la faction cambrésienne se distingue par de merveilleuses prouesses. Mais seuls Raoul et Guerri en sont les auteurs. Aussi voit-on en fin de journée les hommes du Vermandois triompher. Certes, nul parmi eux, pas même Bernier, n'a pu égaler les singuliers exploits des deux vaillants ennemis, pourtant leurs forces, jointes, leur rapportent une victoire de groupe. Bernier est un bâtard mais il a de nombreux "amis charnels" serrés autour de lui; Raoul, lui, est orphelin. Les Vermandois sont, ensemble, supérieurs à Raoul et Guerri ou à Guerri et Gautier. Proches les uns des autres, ils surpassent les rebelles de Cambrai souvent divisés, isolés et indisciplinés.

Pourtant, les liens familiaux constituent aussi une entrave et peuvent de façon toute paradoxale, accentuer la solitude d'un être. Raoul et Bernier ont grandi sans père ni terre mais non sans attaches. Le père-substitut du premier, le Roi Louis, l'a déshérité et lancé dans une guerre injuste et vouée à la défaite. Son autre père-substitut, Guerri le sor, est un homme violent et impulsif qui, en dépit de sa loyauté envers le jeune Comte, agit rarement pour le mieux de ses intérêts. Il est curieux et significatif de voir Raoul devenir à son tour une figure paternelle pour Bernier. Il remplit aussi pauvrement son rôle de père auprès de son écuyer que Louis et Guerri l'ont fait auprès de lui. Aalais, elle, compte sur sa vieillesse pour attendrir son fils, or elle échoue. Raoul n'a pas confiance en elle; il rejette ses conseils et agit en adolescent qui craint d'obéir. Quant à Bernier, il vit le cauchemar oedipien puisque sa mère périt sous ses yeux, par la faute de celui qu'il aime comme un père. Aalais accuse Raoul de déchirer le sein qui lui a donné du lait: "Je te norri del lait de ma mamele; / Porquoi me fais dolor soz ma forcelé." (1002-3) Bernier voit le sein de sa mère brûler dans les flammes d'Origny: "Les mameles dont elle me norri / Vi ge ardoir ... !" (1527-8) Les deux barons quittent les parents, naturels ou adoptifs, que le destin leur a donnés et s'en vont en quête d'êtres ou de forces bénévoles.

Une implacable soif de biens entraîne Raoul loin d'Aalais, mais la mère Terre est plus néfaste encore que la Dame de Cambrai. Le jeune homme n'aura pas le temps d'entrer en possession de son nouveau fief, et c'est seulement après sa mort que surgira, dans la personne de Gautier, un fils spirituel digne de lui succéder. Bernier, lui, retrouve son père, le bon Ybert de Ribemont, mais avant cela il voit mourir sa mère et il lui faut tuer un être qu'il a chéri, Raoul. Ces deux événements vont nourrir ses remords jusqu'à la fin de sa vie. De plus, lui et Gautier semblent se charger des péchés de Raoul; ils héritent de la violence de leur père-substitut. Le châtiment de Raoul fut une mort rapide, celui de Bernier sera une existence faite de souffrances et de luttes.

Le poète de Raoul de Cambrai souligne ce que nous aimerions appeler, sans craindre l'anachronisme, "l'aliénation" de ses héros. J'ai déjà mentionné le motif de la bâtardise et les échecs des protagonistes en quête d'un père et d'une mère véritables. Non moins important est le schéma de réification qui se profile à travers l'épopée. Pour le Roi Louis, la terre des chevaliers est un objet, un bien qu'il distribue selon son bon vouloir. Il refuse à ses barons le droit de transmettre leur fief à leurs fils; et sous prétexte de récompenser un nouveau venu—qu'il humiliera à son tour par la suite—il n'hésitera pas à ôter à ses vassaux leur dignité, leur raison d'être dans le monde féodal, c'est à dire leur terre. Traitant Aalais et son domaine, le Cambrésis, comme des biens personnels, il offre d'un même geste l'une et l'autre à Gibouin, accordant d'ailleurs à la terre plus d'importance qu'à la femme, puisque la possession de la seconde n'est qu'un prétexte pour s'approprier la première.

Il devient normal d'échanger un fief contre un autre, il est même normal de proposer de l'argent (ou un acte d'humiliation public, ou les deux) en dédommagement de coups ou d'insultes. La destruction d'Origny, ville et couvent, a pour origine les pillages entrepris par trois des guerriers de Raoul que des bourgeois surprennent et malmènent. Bernier se plaint souvent de Raoul qui néglige de le récompenser (de le payer) pour les services qu'il lui rend (1645, 1663-4, 1703, etc.). Plus tard, les survivants des Cambrésiens déclarent que c'est Raoul qui a été mal payé par Bernier de tout le bien qu'il lui avait fait, et ils ajoutent que le fautif "paiera" cher son inconduite (3566, 3638, 3645). La plus grande insulte qu'un chevalier puisse lancer à son ennemi s'énonce à peu près ainsi: "Le coup que je vous porterai sera tel que vous ne pourrez jamais plus être seigneur d'un fief," et la plus grande menace prend les formes suivantes: "si je ne peux venger mon honneur, je ne vaux pas un festu," ou "je n'aurai pas un esperon de plaisir tant que je ne vous aurai pas tué." Quand ils guerroient, les personnages oublient peu à peu toute notion de bienséance; ils ne respectent bientôt plus, dans leurs relations, les règles généralement en usage au sein

de la société féodale. Raoul frappe Bernier d'un coup de hampe de lance. Plus tard Aalais, une femme, essaie de le blesser à l'aide d'un levier, et au banquet du Roi Louis les deux familles en viennent à se battre comme des sauvages. Ils se frappent alors de leurs couteaux et de leurs bâtons tandis que Guerri va jusqu'à se saisir d'une cuisse de gibier en guise de matraque.

L'aliénation s'exprime peut-être davantage encore en termes spaciaux, à travers l'obsession de la terre chez les êtres mis en scène. Bien qu'en un certain sens l'univers imaginé par l'auteur de Raoul de Cambrai soit plus ouvert, plus mobile que celui de la Chanson de Roland, ses personnages n'évoluent pour autant que dans un espace limité: quelques centaines de kilomètres carrés dans le Nord de la France. Il n'y a pas assez de terre pour tous, les barons ne pouvant se réfugier chez eux se gênent les uns les autres, se sentent brimés. Raoul a de l'énergie mais nul domaine où la dépenser. Vaines chevauchées de Cambrai à Paris puis de Paris à Cambrai, une malencontreuse expédition amorcée vers Saint Quentin sur le conseil d'un Guerri ou d'un Louis, se succèdent, injustifiées et inutiles. Sur le champ de bataille, Raoul se déplace en tous sens, et dans une poursuite désordonnée d'Ernaut de Douai ne parvient qu'à se couper de ses propres hommes. Cette agitation incohérente nous la retrouvons chez les bourgeois d'Origny; elle ne les empêchera pas d'être massacrés à l'intérieur de la palissade qu'ils n'ont su défendre. Marsent, elle aussi, tente de se libérer par le mouvement: elle quitte la ville et se dirige vers Raoul dans l'espoir de l'apaiser. Pourtant, de retour entre ses murs, elle y sera immolée. Bien que Bernier soit comme sa mère passif, impuissant à la sauver et incapable de prendre une décision, il réussit finalement à s'arracher à Origny et à changer de côté. Libre, il s'en va vers Ribemont. Le déplacement des deux envoyés de la paix des Vermandois nous ramène aux mouvements infortunés, voués à l'échec puisque Raoul, fanatique, rejette leurs offres conciliantes.

Dans la second moitié de la chanson, à la désintégration des personnages au cours d'interminables guerres, correspond une réduction progressive de l'espace où ils se meuvent. Aux invasions, aux batailles de plaines, succèdent une expédition de pillage, puis des duels entre deux ou quatre individus, enfin une rixe à la table d'un banquet, dans une salle close. Ce rétrécissement spatial n'a pas que des aspects négatifs. L'agitation précipitée et chaotique de la première partie du poème excluait toute possibilité de débats. Après l'invasion du Cambrésis par Bernier, l'espace restreint mène les adversaires à la confrontation orale. C'est un premier pas vers l'entente. A la fin, les deux clans ennemis quittent Paris ensemble, en un mouvement enfin harmonieux, ce qui va pour la première fois, obliger le Roi Louis à sortir de sa longue et sournoise immobilité pour mater leur rébellion.

Pour les personnages de cette épopée, tout particulièrement pour Raoul, la terre est le premier des biens, puisqu'elle seule confère à celui qui la possède son statut de baron féodal. Acquérir un fief est le but suprême de Raoul, sa raison de vivre. (Cet état de chose rend encore plus surprenante l'attitude de Bernier, aussi démuni que Raoul, mais qui, être de sapientia, offre plus d'une fois de renoncer *à* son héritage pour aider à rétablir la paix). On peut dire, et je l'ai déjà suggéré, que Raoul abandonne Aalais en faveur de la terre vermandoise, laquelle, en son coeur, lui tient lieu de mère et de fiancée. Le monastère d'Origny, associé à Marsent, regorge d'herbe verte, de fraîches prairies et d'eau claire. Ce locus amoenus, Raoul va le saccager sauvagement. Rien n'en subsistera, ni pour lui, ni pour Ybert, seigneur de ces lieux infortunés. Mais le sang, les cervelles des chevaliers morts pendant la grande bataille et la pluie feront des champs d'Origny un marécage glissant. Tandis que les défilés de Roland sont d'une dureté aux qualités masculines et héroïques, les étendues boueuses et molles d'Origny forment un décor "féminin" tel que Bachelard le décrit dans La Terre et les Rêveries du Repos (Paris, 1948).

Pour l'homme médiéval, la terre, l'un des quatre éléments constituant l'univers, est "féminine." Ce champ dévasté par la bataille, c'est le fief, le trésor si longtemps convoité. Pour le posséder Raoul a tout détruit: ses ennemis et leur terre elle-même. Mais celle-ci se vengera. Ybert se demande (1913-4) pourquoi Dieu ne laisse pas l'herbe et le sol s'entrouvrir pour engloutir le rebelle. Plus tard, durant le combat, Raoul hurle que ni l'herbe ni la terre, ni Dieu ni ses Saints, ne pourront sauver Ernaut de la mort (3017-9). Mais Ernaut est épargné et c'est Raoul qui s'effondre, frappé par Bernier. Dans un dernier élan désespéré, le blessé se soulève et d'un coup d'épée qui n'atteint pas Bernier, il fend le sol. L'épée s'enfonce, elle sera *dégagée* avec peine (3115-21). C'est le dernier acte de violence commis par Raoul contre la Terre. Suprême acte d'amour aussi. Ne prend-il pas ainsi possession de son fief, le pénétrant de son épée mais lui laissant en échange son sang, sa vie?

Pour triompher de ses ennemis, Raoul manie le fer et le feu. Comme je viens de le montrer, son épée blesse et tue mais elle est vaincue par l'herbe, la terre et Dieu unis contre le félon. Les flammes le servent-elles mieux? Dans les laisses décrivant l'incendie d'Origny, le poète prête aux flammes une vie autonome: elles plongent et rejaillissent, grimpent aux tours, traversent les murs. Selon les croyances médiévales, le feu est "masculin," en opposition aux éléments féminins, la terre et l'eau. Il est associé à la planète Mars et à la colère, cette humeur dite commune aux peuples méditerranéens. Les flammes d'Origny sont le signe de la volonté de puissance de Raoul, de sa rage, de *ses* passions, de son hubris; elles évoquent ce mauvais génie du héros qu'est Guerri le Sor. Ce n'est qu'en incendiant et en tuant que

ces êtres peuvent exprimer leur virilité et détruire le principe féminin vivant en Marsent et à un moindre degré en Bernier. Marsent devrait resplendir de sagesse divine dans la lumière du soleil; or elle périt dans les flammes du martyre allumées par un rebelle qui prend figure d'Antéchrist.

Pourtant, le feu déserte Raoul sur la fange du champ de bataille où il est abattu, et le pillage incendiaire de Gautier, au lieu d'anéantir Saint Quentin, pousse les bourgeois qui ont beaucoup appris depuis Origny à sortir d'entre leurs murs et à sauver Bernier. A la fin, les deux groupes adverses, comprenant qu'ils ont été dupes de l'empereur, leur réel ennemi à tous, le bravent et quittent Paris ensemble, non sans avoir, auparavant, mis le feu à la ville. Paris, ville royale, en flamme, expie pour Origny incendié.

Faut-il voir dans ces expiations et ces récompenses la manifestation d'un esprit religieux? Dans The Old French Epic of Revolt j'ai souligné les aspects profanes de Raoul de Cambrai, poème qui, à des problèmes séculiers, offrait des solutions séculières. Pourrions-nous maintenant dégager de cette chanson une thématique chrétienne et en esquisser les grandes lignes? A la naissance de Raoul, Aalais l'envoie immédiatement à l'Evêque de Beauvais, leur parent qui le baptisera. Certes, elle agit ainsi pour que son fils soit reconnu héritier légitime du Cambrésis, mais, ce faisant—et qu'elle l'ait voulu ou non—elle plonge l'enfant au sein de la communauté chrétienne, et le soumet à ses lois.

Plus tard, après avoir maudit son fils, elle se précipite en l'église Saint-Géry de Cambrai et implore le pardon de Dieu, invoquant Longin qui perça le flanc du Christ. Il est trop tard. Les mots prononcés ne se rattrappent pas: la malédiction pèse sur Raoul. Celui-ci, au cours d'une campagne guerrière, propose de planter sa tente dans la chapelle d'un couvent, d'en utiliser la crypte pour cuisine, de dormir devant l'autel appuyé contre le crucifix et d'offrir les religieuses du lieu à ses garçons de cuisine. On l'en dissuade; néanmoins il fait brûler le couvent. Marsent, nonne et servante de Dieu, est immolée, le jour du Vendredi saint dans la chapelle. Mère pécheresse et repentie, elle nous rappelle Sainte Marie-Madeleine et maintes martyres de l'Eglise. De plus, un psautier datant de l'époque de Salomon le Sage, flambe serré sur sa poitrine. Or, la Bible est la Parole de Dieu, écrite par le Saint Esprit. Maltraiter les Ecritures c'est insulter Dieu lui-même. Enfin, après avoir tué les religieuses, Raoul, ce même Vendredi saint, exprime le désir de manger de la viande; il boit, joue aux échecs et blesse Bernier. Journée lugubre qui contraste avec le Dimanche de Pâques réunissant Bernier et Ybert à Ribemont (comme le Christ et Dieu le Père, au ciel). Pourtant la joie de cette fête pascale est altérée par la souffrance de Bernier et le fait qu'il ne s'est

pas vengé. Son sang coule, comme celui du Christ, mais Bernier ne tend pas l'autre joue.

Certains personnages invoquent Dieu et sont entendus. Ainsi Ernaut, sur le champ de bataille, prie la Vierge par deux fois et promet de rebâtir Origny si sa vie lui est conservée. Il survit tandis que, blasphémant Dieu et possédé par le Diable, Raoul est abattu sans pitié. Dieu et son droit donnent à Bernier la victoire (3101). Il regrette d'avoir tué son seigneur mais il sait qu'il servait alors les desseins du Justicier Suprême et que la Grâce de Dieu était avec lui. Plus que tout autre, il se tourne vers le Ciel ("Tot est en Dieu," 5207 et 4386-8); tout à la fin du poème, priant ses ennemis de conclure la paix avec lui, il s'étend sur le sol, devant eux, les bras en croix, et l'abbé de Saint-Germain menace Guerri de damnation éternelle s'il refuse de traiter avec Bernier.

Le poète de Raoul de Cambrai, il est vrai, ne propose pour résoudre le dilemme de Bernier, ou les problèmes socio-juridiques posés par la Chanson, aucune solution spécifiquement chrétienne: ni pèlerinage, ni croisade, ni expérience eschatologique ne sont suggérées. Une interprétation exclusivement religieuse de l'épopée dans sa complexité totale, serait erronée. Néanmoins, nous constatons, en lisant le poème, que Raoul a péché non seulement contre l'homme mais contre Dieu, et que, selon les mots de Bernier lui-même, "Q'il n'est bastars c'il n'a Dieu renoié" (1709). On nous rappelle que dans une guerre entre David et Goliath, David n'est jamais tout *à* fait vaincu. On pourrait objecter que, contrairement à d'autres chansons de geste, Raoul de Cambrai est une oeuvre d'où Dieu est, le plus souvent, absent. Mais cette absence n'est-elle pas, en elle-même et comme dans les romans de Bernanos, Mauriac, Julien Green et Cayrol, un commentaire sur le monde que dépeint l'auteur? Un commentaire lucide et voulu dont le déchiffrage ne peut qu'enrichir notre compréhension du poème?

L'auteur de Raoul de Cambrai a écrit un poème qui reflète avec précision les tensions intraculturelles du XIIème siècle français. Il a aussi écrit une oeuvre à laquelle une articulation narrative, une imagerie, des dimensions psychologiques et un message doctrinal confèrent une individualité certaine. Certes, Raoul de Cambrai, chanson de geste, parmi tant d'autres, partage avec maintes épopées des traits structuraux et idéologiques. Cependant, et ceci quelque soient les moyens de distribution et de production littéraires mis en jeu, nous aimons affirmer que les meilleures des chansons de geste sont des oeuvres d'art individuelles, et qu'un poème comme Raoul de Cambrai constitue un tout ontologique. C'est cette entité unique qu'il nous faut étudier dans ses propres termes, comme nous étudions n'importe quel autre chef d'oeuvre littéraire.

William Calin
University of Oregon